

PHILOSOPHIE ET MÉDECINE :

DIDEROT, TRADUCTEUR DU *DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MÉDECINE DE ROBERT JAMES*

I. Présentation

Chacun sait combien l'*Encyclopédie* et Diderot ont contribué à introduire la philosophie de Bacon en France. On sait moins cependant que la voie avait été déjà ouverte et que déjà dans les années 1740 un courant de pensée médical baconiste avait traversé la Manche avant de se développer tout au long de la seconde moitié du dix-septième siècle. La philosophie expérimentale de Bacon a été adoptée par des médecins empiristes comme Thomas Sydenham, Baglivi et Daniel Le Clerc qui, en prenant pour modèle la pensée et les pratiques médicales du médecin antique Hippocrate, ont mis l'accent sur le rôle de l'observation et dessinent les contours d'un mouvement réformateur de la médecine traditionnelle.

Au dix-huitième siècle, à Londres, dans les années 30 et 40, Peter Shaw, un ami de Chambers et traducteur de Bacon, de Boerhaave, de Hoffmann, de Shtal et des chimistes, ainsi que le cercle de docteur Samuel Johnson s'étaient lancés dans la publication en traduction anglaise, d'ouvrages de médecins baconistes néo-hippocratiques dont la majorité est écrite en latin. La publication du *Medicinal Dictionary* (1743-1745) de Robert James, ami proche de Johnson, s'inscrit dans ce courant et occupe son sommet. Empiriste, il réunit beaucoup de cas morbides, d'observations de symptômes et d'accidents vécus les malades, d'ordonnances médicales et pharmaceutique, et leurs commentaires et traductions faites par Shaw ou Johnson. À côté des noms des maladies, il note des structures anatomiques du corps humains ou des descriptions des plantes ou des minéraux médicinaux. La préface intitulée "l'histoire de la médecine depuis son origine", est en fait un emprunt massif direct ainsi qu'une reproduction quasi servile en anglais de l'*Histoire de la médecine* de Daniel Le Clerc.

C'est un peu tardivement que Paris a vu fleurir les traités médicaux et la librairie de Briasson en était au centre de ces publications. Il s'était déjà engagé à traduire des médecins tels que Hermann Boerhaave, Freidrich Hoffmann. La Mettrie travaillait pour Briasson. C'est ce dernier qui a pris l'initiative des démarches afin d'obtenir en mai 1744 un privilège pour le dictionnaire de James en français, auquel Diderot participe avec Eidous et Toussaint.

Quels sont pour Diderot les valeurs de ce dictionnaire, malheureusement encore presque méconnu ? Cette traduction n'était-elle pour le philosophe, comme l'a prétendu Naigeon dans l'*Encyclopédie méthodique*, que "d'objets pécuniaires, dont le produit, quel qu'il soit, ne peut jamais compenser la perte du temps" ? (Naigeon, *Diderot sa vie et ses oeuvres*, 1776)

Nous ne le pensons pas. À notre sens, ce dictionnaire a joué un rôle important dans la la formation de la pensée de Diderot. Pour illustrer notre hypothèse, nous allons traiter cette question en nous interrogeant sur une partie consacrée à Hippocrate dans la préface de James, dont la traduction française et originellement de Daniel Leclerc. Nous nous interrogeons en particulier sur la partie concernant la

pratique de « prognose », pratique que l'auteur va qualifier de « doctrine des signes ». Ce qui nous permettra de soulever une problématique complexe et pousser plus loin l'analyse des rapports entre baconisme médical et pensée diderotienne.

II.

L'*Histoire de la Médecine* de Daniel Le Clerc, dont la première édition a été publiée en 1696, est la première tentative historiographique d'intégrer systématiquement la philosophie empiriste baconien dans les savoirs médicaux. De même, elle apporte une contribution majeure dans la réception du baconisme néo-hippocratique médical dans le Continent, dans la mesure où elle place au centre le figure d'Hippocrate dans cette nouvelle histoire médicale baconiste. Robert James a choisi ce texte pour le mettre en exergue dans son dictionnaire.

L'explication de la prognose se donne comme un des concepts distinctifs de la doctrine de ce médecin. La prognose consiste dans une faculté de représenter de manière anticipée, par une observation minutieuse des signes naturels, l'enchaînement des circonstances au cours d'une maladie. L'étymologie du terme est trompeuse, car « prognose » ne signifie pas seulement « prévoir l'évolution future d'une maladie ». Le passé aussi bien que le présent de la maladie s'impose au médecin.

La prognose consiste dans une faculté de représenter de manière anticipée, par une observation minutieuse des signes naturels, l'enchaînement des circonstances au cours d'une maladie. L'étymologie du terme est trompeuse, car « prognose » ne signifie pas seulement « prévoir l'évolution future d'une maladie ». Le passé aussi bien que le présent de la maladie s'impose au médecin. Je cite :

C'est par cet endroit, je veux dire par le prognostique, qu'il s'est fait admirer de toute l'Antiquité, qui était sans doute persuadée de la maxime qu'il débite lui-même ; qu'un Médecin qui, sur quelques signes qui lui paraissent dans une maladie, dit à un malade tout ce qui lui est arrivé, & ce qui lui arrive de jour en jour ; & qui après avoir été informé de lui, ajoute ce que le malade a omis, & marque par avance ce qui arrivera dans la suite, passera toujours pour connaître parfaitement l'état de ce malade [...]. Hippocrate possédait si bien la doctrine des signes, qu'on peut dire que ça été son fort [...]

La prognose s'appuie non pas sur les paroles du patient mais sur « quelques signes qui paraissent [au médecin] dans une maladie ». Pourquoi les signes sont-ils mis au pluriel ? Car chaque signe n'est pas pris isolément mais dans ses rapports avec d'autres signes. Observer attentivement et de manière suivie les phénomènes morbides permet au médecin de s'apercevoir au fur et à mesure de certains liens entre ces phénomènes perçus initialement comme isolés, afin de découvrir finalement les rapports constants dans les liens. "Observer" dans la prognose ne signifie donc pas simplement collecter des faits, mais exercer une intelligence active, pour trouver de multiples liaisons entre les causes dans l'infini des phénomènes. Cette perception de rapports entre les signes relève-elle de la raison ? Cette intelligence n'est pourtant pas innée, elle se forme dans le temps avec l'habitude. Je cite (mais je ne lis pas) :

Par cette voie il n'apprenait pas seulement à distinguer les maladies les unes des autres, par les signes qui sont particuliers à chaque espèce, mais il se faisait encore une habitude, en comparant

les mêmes maladies qui attaquaient diverses personnes, & et les accidents qui avaient accoutumé de précéder ou de suivre, il se faisait, dis-je, par ce moyen-là une habitude de prédire les maladies avant qu'elle vinsent, & d'en déterminer au juste le succès, quand elles étaient venues.

Nous savons la distinction entre raison et habitude. L'habitude procède non pas de la raison analytique mais de l'imagination. Elle se forme et est perçue dans et avec le corps. Disons qu'elle relève du « sentiment intérieur », d'après l'expression de Malebranche.

Pourquoi la théorie de la prognose avait-elle une importance fondamentale dans la médecine antique ? Car celle-ci ramène les causes morbides non pas au dysfonctionnement local d'un organe isolé, mais à celui du système global de l'économie animale. L'évolution d'une maladie doit être évaluée par rapport à ce Tout. La différence capitale entre la prognose antique et le diagnostic de la médecine moderne réside dans leur rapport à cet ordre. Car, pour les anciens la prognose consiste une quête difficile de restitution du Tout, aucune thérapie n'est possible sans cette conceptualisation de la totalité.

Le Clerc présente une explication détaillée de ce « Tout ». Regardez le texte. Dans un chapitre consacré à la pensée d'Hippocrate sur le corps animal, Le texte commence par tracer le cadre de la théorie classique dite théorie expectative de la maladie. Tout l'animal a en lui-même un principe vital qu'est la Nature (physis), source de vie et de sentiment, régnant tout le corps de l'animal vivant [« La nature, disait-il, suffit seule aux animaux pour toutes choses »].

Cette physis a surtout une force qui se dit en grec "dynamis", pouvoir immanent et autorégulateur de toutes les parties du corps animal. C'est par ce dynamis, « tout est administré dans le corps des animaux ». Or ce dynamis est un et multiple [« Il y a, dit-il, une seule faculté, & il y en a plus d'une »] : les parties constituant le corps animal contiennent diverses forces, mais ces forces multiples dans chaque partie du corps constituent également la force simple du tout. L'état normal d'un corps vivant consiste en l'unité des multiples forces dans le tout. Dans son état normal, un corps vivant est-il un tout constitué de multiples forces ? Toutes les parties sont liées dans le tout. Le Clerc le résume : je cite

La manière d'agir de la Nature, ou son administration la plus sensible par l'entremise des facultés, consiste, selon lui, d'un côté à attirer ce qui est bon, ce qui convient, à chaque espèce, à le retenir, à le préparer, ou le charger ; et de l'autre à rejeter ce qui est superflus ou nuisible, après l'avoir séparé de ce qui est utile. C'est sur quoi roule presque toute la Philosophie d'Hippocrate [...] tout concourt, tout consent & tout conspire ensemble dans le corps, & cela par rapport à l'économie animale [...]

Le texte est à notre sens capital. Approchons-nous. La dernière phrase est une citation directe d'Hippocrate. Leibniz a d'ailleurs rendu célèbre ce texte en l'utilisant dans la préface de ses Nouveaux Essais sur l'entendement humain (1706), en suite il le reprend dans le chapitre 61 de sa Monadologie (1714), Le Clerc rajoute une note en bas de page, en expliquant qu'il a pris cette phrase à un texte original en grec « Πάντα ξύρροια καὶ ευροα » panta syulloa kai enloa (littéralement « Tout apparaît en confluent »). Leibniz, lui, dans sa Monadologie cite : « σύμπνοια πάντα » (Tout en conspiration). Cette dernière terminologie provient en fait d'une phrase sur l'Aliment : « Σύρροια μία, σύμπνοια μία, συμπαθία πάντα ». D'après la traduction de Littré : « 23. Confluence unique, conspiration unique, tout en sympathie » La même expression se trouve en latin dans la Médecine pratique de Balivi

(1696) « conflentia una, conspiratio una, consentientia omnia » Ces coïncidences nous donne à penser que la philosophie du vivant, comme unité dans le tout et la multiplicité des liens entre les parties, était fondamentale pour les baconistes médicaux.

Revenons à la théorie de la prognose. Sa portée philosophique est évidente. La pratique de la prognose consiste à pressentir la réalité de la multiplicité des conspirations et des sympathies dans la nature de l'animal vivant, en sentant par l'imagination la correspondance de cette réalité invisible aux signes sensibles. Leibniz l'exprime en ces termes je cite « des yeux aussi perçants que ceux de Dieu pourraient lire toute la suite des choses de l'univers », parce que « le présent est gros de l'avenir et chargé du passé, que tout est conspirant (*σύμπνοια πάντα*, comme disait Hippocrate) ».

Cependant, Le Clerc physicien est sceptique pour lui les yeux d'Hippocrate ne sont pas ceux de Dieu, il souligne à plusieurs reprises l'impossibilité pour l'homme d'avoir une connaissance divine. Dans cette perspective, Le Clerc s'aligne bien aux autres médecins baconistes néo-hippocratiques. En adressant ses critiques à la médecine moderne, Sydenham soutient que cette dernière s'est longtemps abandonnée à « une vaine et inutile recherche des causes éloignées ». Elle ne fait que se forger « de vains systèmes » sans s'efforcer de s'appuyer sur les faits. Pour cet « Hippocrate anglais » il n'est pas possible de rétablir la science médicale sans effectuer le retour à la méthode d'observation rigoureusement « historique » des données phénoménales. Il faut éviter de tomber dans l'assujettissement au danger du recours aux hypothèses spéculatives.

Baglivi affirme également que le vrai savoir médical consiste dans l'expérience et l'observation. En prenant les termes de Bacon, il appelle idoles médicales tous les obstacles auxquels se heurte le progrès de cette science. Les plus désastreux relèvent des recours à une hypothèse vaine et aux sciences qu'il considère comme indifférentes à la médecine, telle que mathématiques d'abord, mais aussi rhétorique, dialectique ou astrologie. Afin de ne pas s'enfoncer dans ces idoles, Baglivi exige des *historiae morborum*, des descriptions exactes et précises à la manière hippocratique Il désigne la recollection de ces données comme *Medicina prima*.

Tous ces néo-hippocratistes partagent certaines idées : il n'est pas possible aux hommes de posséder des yeux aussi perçants que ceux de Dieu, leur permettant d'aboutir au système total de la nature morbide. La science médicale n'est pas dans le même ordre que celui des mathématiques qui partent toujours d'un système d'axiomes cohérent et autonome, celle-là ne peut que partir des phénomènes isolés et autonomes. Quel est l'objet de la médecine ? Elle s'occupe d'une vie individuelle de chaque patient et d'une mode d'existence infiniment variable selon des rapports qu'entretient le malade avec de multiples éléments. La totalité de ces rapports est insaisissable.

L'homme ne peut donc pas réparer son esprit nécessairement borné. La prognose peut ainsi être la source d'innombrables erreurs. Le Clerc l'écrit à plusieurs reprises.

Ce grand homme [Hippocrate] était si fort convaincu de cette difficulté, qu'il n'en fait aucune d'avouer qu'on peut aisément se tromper, particulièrement en fait de pronostique : Les prédictions, dit-il, qui concernent les maladies aiguës sont incertaines, & l'on ne saurait dire au juste si le malade mourra, ou s'il en échappera.

Les difficultés de l'art expérimental ne lâchent pas la médecine. Afin d'aboutir à une connaissance

certaine, il faut accumuler des observations réitérées. En nous donnant comme « preuves de la bonne foi & de la modestie de cet Auteur [Hippocrate] », Le Clerc fait remarquer combien l'observation des symptômes s'effectue dans une échelle plus large chez ce médecin du Cos, que celle de l'intériorité du sujet souffrant. Le système du Tout conspirant ne se donne pas seulement dans le mécanisme physiologique d'un homme machine, mais s'étend aussi sur l'espace hors de soi où l'intersubjectif voir le social est mis en jeu. Je cite.

Ce n'est pas seulement tout ce qui compose l'homme, qu'il tirait des indices pour connaître, & pour prévoir les maladies & leurs suites. Les fonctions naturelles, les actions, & les manières de chaque particulier, ses gestes, ses coutumes, en un mot toutes les circonstances qui regardent ce qui arrive soit avant, soit pendant une maladie, par notre faute ou par celle d'autrui, par la disposition intérieure de notre corps, ou par celle où se trouvent à notre égard, les choses qui sont hors de nous ; tout cela, dis-je, fournissait à ce Père de la Médecine des signes, sur lesquels il jugeait de l'état où on était par rapport aux maladies, présentes ou à venir.

Il n'est quand même pas possible au médecin de surpasser les bornes de sa connaissance. Sa vertu du médecin consiste alors à partager avec autrui par le langage ses observations et ses expériences, il lui faut les rapporter fidèlement au lieu de s'interroger sur des causes cachées sous des phénomènes. L'enjeu historico-social de la théorie de la prognose procède de cette contradiction entre théorie et pratique. Mais la vérité est donc sujette à l'intersubjectivité puisque cette représentation empirique est articulée à la capacité de communiquer des savoirs. Quand Le Clerc parle de la postérité d'Hippocrate en se référant encore une fois l'opposition entre les Empiriques et les Rationnelles, il en était pleinement conscient : Je cite.

Mais les Empiriques n'auraient pas eu tort s'ils avaient dit simplement que la Philosophie d'Hippocrate n'est pas ce qu'il a de meilleur ; & qu'ils préféraient les descriptions toutes nues qu'il donne des maladies & de leurs accidents, & ses préceptes ou ses remarques sur la manière de les traiter, à tous les raisonnements qu'on trouve d'ailleurs dans ses ouvrages, sur les causes de ces mêmes maladies. Il est sûr, du-moins, que c'est principalement par cet endroit, je veux dire par celui que les Empiriques devaient regarder comme le plus avantageux, qu'Hippocrate a rendu sa Médecine recommandable à la postérité. C'est par là qu'il se fait admirer même de ceux, qui ne convenaient pas d'ailleurs de ses principes, comme on l'a déjà remarqué, & comme on le verra ensuite.

Les hypothèses d'Hippocrate peuvent être vieillies avec le temps, alors que les « descriptions toutes nues » qu'il a fait afin de reconstruire la totalité des maladies subsistent. Pourquoi ? Parce que ces matériaux restent ouverts et permettent l'émergence de nouvelles hypothèses, des nouvelles interprétations ou de nouveaux systèmes. Le processus d'induction de « règles » à partir d'observations et d'expériences collectées, comme le décrit Le Clerc dans son histoire génétique de l'art médical, peut faire l'objet d'un réexamen postérieur.

III

Revenons à notre question initiale. Notre hypothèse est de supposer qu'en parallèle à la réception directe des problèmes de l'empirisme de Bacon chez Diderot, la traduction du *Dictionnaire* de James a joué un rôle de remédiation vers le baconisme médical. Il n'est pas possible de suivre ici tous les fils rattachant Diderot à ce dictionnaire. Mais nous pensons que l'historiographie médicale du médecin genevois a certainement joué un rôle important dans la formation de la philosophie de Diderot. Nous pouvons seulement indiquer brièvement certains points de départ de discussion, en prenant comme appui l'article ARCANE de l'Encyclopédie.

L'analyse précédente nous permet de percevoir que deux expressions temporelles contradictoires de la vérité sont combinées : citons les oppositions temporelles entre matériaux et théories, ou entre pratique et hypothèses, voire entre matière et esprit. L'article ARCANE reprend cette thématique.

Cet article, chacun le sait, figure dans la « Liste des articles non signés qu'on pourrait peut-être attribuer à Diderot, mais qui ne sont pas reproduits dans [l']édition [DPV] ». ».

Jean Mayer confirme cette attribution en ces termes :

[...] on peut sans hésitation attribuer [cet article] à Diderot dont il porte les marques : vigueur du style et de la pensée, amour des sciences, haine du secret dans ce domaine où seuls les aventuriers ont intérêt à entretenir le mystère. (*Diderot, Homme de Sciences*, 163)

John Lough approuve la position de Mayer et estime que Diderot a puisé chez Chambers la base de son article et qu'il a développé longuement les quatre lignes de sa source. Cependant, Chambers ne mentionne pas l'aspect pharmaceutique, alors que c'est sur cet aspect que l'article de l'Encyclopédie met l'accent. Il nous semble plus pertinent de considérer cet article comme une longue digression plutôt enracinée dans James. En effet, l'article de James ARCANUS insiste en particulier sur le rapport à la pharmaceutique, et ce en faisant, tout comme le fera Diderot, allier la production des remèdes chimiques à la charlatanerie.

Cela nous semble d'ailleurs être une autre justification pour attribuer de cet article à Diderot, car nous constatons chez lui l'usage plus fréquent de James que de Chambers : de tels emprunts massifs à James sont sa marque.

Mais ARCANE ne se présente pas seulement comme une attaque philosophique contre la domination charlatanesque, ni non plus comme une expression de l'amour des sciences. Diderot se propose de faire l'éloge de la vraie nature de la médecine, afin de distinguer celle-ci de la charlatanerie. Et en ce faisant il essaye de cerner la spécificité de cette science par rapport aux autres. Il s'interroge : la médecine est-elle une science incertaine, n'est-elle qu'un art conjectural, comme le disent ses offenseurs ?

Elle est assurément conjectural, répond le philosophe. Mais, continue-t-il, tous les savoirs humains ne le sont-ils pas ? La certitude et la conjecture ne sont pas incompatibles, remarque Diderot paradoxalement. La plupart des autres sciences moins conjecturales sont en effet sujettes à l'incertitude, puisqu'elles sont destinées aux changements alternatifs de leurs systèmes de base :

En effet, si une Science doit passer pour certaine lorsqu'on en voit les règles plus constamment

suivies, les Médecins sont plus en droit de réclamer ce témoignage en leur faveur que les autres Savants. Quel contraste de maximes dans l'éloquence, la politique & la Philosophie! Socrate a fait oublier Pythagore ; la doctrine de Socrate a de même été changée par Platon son élève ; Aristote formé dans l'école de Platon, semble n'avoir écrit que pour le contredire. Et pour se rapprocher de nos jours, nos pères ont vu Descartes fonder son empire sur les ruines de l'ancienne Philosophie : les succès ont été si éclatants, qu'il semblait avoir fait disparaître devant lui tous les Philosophes ; & cependant moins d'un siècle a suffi pour changer presque toute sa doctrine : celle de Newton y a succédé, & plusieurs Philosophes censurent aujourd'hui celle-ci.

Nous savons combien la transitivité s'impose à tout système épistémologique chez Diderot. Dans l'article AME par exemple, nous l'avons vu, il montre que nos entendements sont bornées et que le système explicatif actuel du monde n'est finalement que temporel et imparfait. Dans l'impossibilité d'accéder à la cause absolue des phénomènes, même la théorie moderne newtonienne de l'attraction est mise en parallèle dans le même ordre chronologique avec la théorie ancienne de l'horreur du vide. Pour Diderot chaque nouvelle découverte scientifique n'est pas un nouveau pas permettant de progresser dans la voie vers une vérité immuable. Tout est en mouvement perpétuel, nos savoirs ne s'y échappent pas à la règle.

Il en est de même pour cette citation. De Socrate à Aristote, de l'École à Newton en passant Descartes, les « maximes dans l'éloquence, la politique & la Philosophie » n'acquiescent jamais un statut immuable et permanent : les vieilles « empires » doctrinales sont destinées à être renversées par les nouvelles pour se trouver en « ruines ».

La médecine fait toutefois l'unique exception parmi les sciences. Pourquoi cela ? Diderot le précise en ces termes :

Au milieu des ruines des écoles de Pythagore, de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Descartes & de Newton, Hippocrate qui vivoit avant Platon, se soutient & jouit à présent de la même estime que ses contemporains lui ont accordée ; sa doctrine subsiste, au lieu que celles des autres Savans ses contemporains sont oubliées ou décriées.

On voit dans ce passage que Diderot suit exactement la même structure argumentative proposée par des médecins néo-hippocratistes. Avec la figure d'Hippocrate, deux expressions temporelles de la vérité se trouvent opposées : l'une est alternative et polémique, présentée comme image des guerres ou des luttes conflictuelles et contingentes, comme le désigne le sens étymologique du terme *polemos* ; l'autre se présente comme un retour perpétuel à l'origine, comme un départ éternellement renouvelé du degré zéro. L'une est historique, alors que l'autre est originelle et dépasse la temporalité. Diderot continue :

Cependant Hippocrate n'était pas un plus grand homme que Socrate ou que Platon : si la doctrine de ce Médecin a été plus durable que celle de ces Savants, c'est que la Médecine dont Hippocrate a traité, a quelque chose de plus constant que n'ont les Sciences que ces grands Philosophes cultivaient. Cette foule d'opinions littéraires ou philosophiques, qui tour-à-tour ont amusé le monde, est ensevelie depuis longtemps ; & l'Art qui a pour objet la santé des hommes, est encore

aujourd'hui à peu près le même qu'il était du temps d'Hippocrate, malgré l'immense intervalle des temps, malgré les changements nécessaires qu'ont introduits en Médecine la variété des climats, la différence des mœurs, les maladies inouïes aux siècles passés ; toutes les découvertes faites par Galien, par Avicenne, par Rasis, par Fernel & par Boerhaave, n'ont servi qu'à confirmer les anciennes.

La vérité médicale se distingue donc d'avec les autres sciences par son rapport unique au temps. Diderot ne donne pas son explication sur la raison selon laquelle pourquoi et comment « la Médecine dont Hippocrate a traité, a quelque chose de plus constant que n'ont les Sciences que ces grands Philosophes cultivaient ». Mais il nous sera permis de dire qu'il s'agit de ces savoirs matérialistes au sens plus littéral du terme, des savoirs naissants, élaborés et transmis dans et à travers des matériaux, à la nature à l'état pure et à l'origine de notre histoire, dont la traduction de James a fait découvrir au philosophe l'ampleur de la philosophie de la médecine empiriste.

Dans sa philosophie expérimentale Bacon saisit deux mouvements symétriques ; un mouvement ascendant du particulier au général et un mouvement descendant du général au particulier. Le Clerc présente lui aussi un modèle similaire, avec un mouvement ascendant allant des phénomènes concrets au Tout et descendant du Tout aux phénomènes. Mais pour Bacon la force est du côté de la *theoria*, l'approche spéculative générale permet aux hommes de dominer la nature. Pour le baconiste médical historique la force est plutôt au côté de matériaux, susceptibles d'être transmises à la postérité, au-delà des révolutions épistémologiques pouvant venir bouleverser les théories. Ce sont ces matériaux qui permettront seuls de dominer le temps. La dialectique ne s'opère pas entre pratique et théorie. Elle doit s'opérer dans le concept même de matériaux, à savoir dans la matière. La matière n'est-elle qu'un simple amas de données brutes ? Ou n'est-ce pas plutôt cette instance émergeant infiniment des multiples rapports, des multiples sens ? La matière à histoire. Tout conspire. C'est cette conception baconiste médicale que Diderot, à notre sens développera au maximum.

HEMMI Tatsuo
Université de Niigata